

Boris
CHOUVELLON
Les petites mains

Une œuvre à l'école

Dossier pédagogique

L'artiste

Né en 1980 à Saint-Étienne

Diplômé de la Villa Arson (Nice)
et de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Marseille



© Boris Chouvellon

Boris Chouvellon est un artiste à multiples facettes, avant tout sculpteur mais aussi parfois photographe ou vidéaste. Au cœur de son travail se situe le déplacement, qu'il se fasse à pied, en voiture ou en train. Lors de ses déambulations, l'artiste documente l'espace urbain et surtout sa périphérie. De ces espaces en marge il recueille des objets, des formes, des impressions qu'il traduit ensuite dans l'espace de son atelier. À travers ses œuvres, il amène des fragments du monde réel vers une dimension imaginaire, voire irréelle car contradictoire. C'est le cas par exemple de *La part manquante* (2017) qui convoque à la fois les univers du chantier, de la fête foraine et de la plage, ou de *Last Splash* (2012), sorte de toboggan aquatique inutilisable.

Les œuvres



© Boris Chouvellon

Crédit photographique : Julien Vidal/Parisienne de Photographie

Si la plupart de ses sculptures se réalisent à grande échelle, *Les petites mains* sont de dimensions modestes, fidèles à l'objet qu'elles représentent. *Les petites mains n°2* et *n°3* appartiennent à une série dissociable réalisée par Boris Chouvellon en 2016. Ces bustes en béton rehaussés de feuilles d'or sont moulés sur les bustes en polystyrène utilisés dans les salons de coiffure afro du quartier Château d'Eau à Paris. Les coiffeuses de ces salons utilisent les bustes pour y piquer les extensions avant de les transférer sur leurs clientes, ce qui explique l'usure de la matière à force de répétition. C'est de ce geste que la série tire son titre, en référence au travail manuel et précis effectué par ces professionnelles. La feuille d'or est placée sur la partie supérieure de ces bustes comme pour en réparer l'usure, et par extension réparer aussi celle des travailleuses.

Le buste en sculpture

Le buste en sculpture est principalement associé à l'Antiquité gréco-romaine. Il représente la partie supérieure d'une personne, c'est-à-dire le haut du torse, les épaules (parfois avec les bras) et la tête. Il est utilisé pour représenter des personnalités importantes de cette période, comme c'est le cas par exemple du *Buste d'Hadrien cuirassé*.



© Photo RMN - Hervé Lewandowski

Ce type de buste faisait partie d'un ensemble de portraits des souverains placés dans les lieux publics ou sur les monnaies. Ces représentations étaient disséminées dans l'ensemble du vaste empire afin d'y assurer leur pouvoir. Hadrien est ici reconnaissable à ses cheveux ondulés et sa barbe, représenté en chef de guerre avec sa cuirasse. En effet l'image donnée d'un empereur n'est pas modelée seulement à partir de son physique, mais aussi de ses caractéristiques en tant qu'homme de pouvoir.

Au cours de la Renaissance, les artistes s'inspirent des modèles antiques transposant sur les bustes des références de cette époque. C'est notamment le cas du *Buste de Saint Jean-Baptiste jeune* sculpté au XV^{ème} siècle par Mino da Fiesole. Saint Jean-Baptiste, personnage de l'Ancien Testament, y est représenté de manière réaliste dans des habits à connotation antique.



© Lyon MBA - Photo Alain Basset

Le *kintsugi* : réparer par la dorure



©Traditional Kyoto

Le *kintsugi* (« jointure en or ») est une technique de réparation de céramique apparue au XV^{ème} siècle au Japon. Elle est utilisée afin de réparer des objets tels que des assiettes, bols ou vases, de manière fonctionnelle et esthétique. La légende raconte que l'un des Shogun (chef militaire) de cette période, voulant faire réparer un de ses bols, n'a pas été satisfait du résultat des techniques existantes, ce qui a entraîné l'émergence d'une nouvelle manière de faire.

Le *kintsugi* consiste en l'application dans les failles d'une laque naturelle, qui une fois sèche est recouverte de poudre d'or. L'objet est ensuite poncé et peut de nouveau être utilisé. Cette technique se démarque ainsi d'autres méthodes de réparation qui ne permettent pas une étanchéité de la céramique et donc la privent de son usage premier. Le *kintsugi* ne vise pas à faire disparaître les brisures mais au contraire à les valoriser. Les traces du temps sont conservées tout en démontrant qu'un objet cassé ou abîmé peut toujours servir. Le *kintsugi* s'apparente donc à une technique mais aussi à une philosophie, une manière de penser qui incite à la résilience tout en étant une ode à la fragilité. Les réparations étant souvent liées à une valeur sentimentale portée à l'objet, il est aussi considéré que réparer l'objet revient à réparer la personne.

Les cheveux comme marqueur d'identité ethnique et sociale

Le cheveu et sa manière d'être coiffé peuvent être liés à des questions de racisme et de domination sociale. La coiffure est encore aujourd'hui un outil de résistance et de revendication pour les communautés noires. Souvent discriminées sur leurs cheveux, la nature crépue de ceux-ci a parfois été changée ou cachée afin de se plier aux critères de beauté occidentaux. Cette altération ou dissimulation du cheveu crépu est historiquement liée à une discrimination raciale. Les premiers esclaves venus d'Afrique furent forcés de raser ou cacher leurs cheveux, ce qui accentuait la rupture du lien avec leurs origines. Cependant les techniques de tressage ont persisté puis évolué au fil des générations pour s'adapter à leur nouvelle réalité. Les coiffures des peuples du continent africain avaient, déjà à l'époque, une fonction politique et sociale en plus d'une fonction esthétique: elles pouvaient permettre d'identifier l'appartenance à un peuple ainsi que la place occupée au sein de celui-ci. Sur le continent américain pendant la période de l'esclavage, les coiffures devinrent une manière de faire passer un message. Un certain type de tresses signifiait par exemple que l'esclave souhaitait s'échapper. Il était aussi possible de tracer un plan grâce aux tresses. Cela permettait de prévoir et organiser une évasion avec des codes propres aux esclaves et à leur nature de cheveux sans que leurs propriétaires ne s'en doutent. Ils pouvaient aussi dissimuler des graines voire des pépites d'or dans leurs cheveux afin d'assurer leur survie.

Aujourd'hui, et ce depuis les années 60, les mouvements de lutte contre le racisme s'accompagnent d'un mouvement de libération du cheveu. Le cheveu reste un outil de revendication politique, mais aussi d'acceptation de soi notamment avec le mouvement « nappy ».

La représentation des parisiens dans la collection de la ville

La série intitulée *Les petites mains* peut se lire dans une dimension sociologique liée à la ville de Paris, un des axes majeurs de la collection du Fonds d'Art Contemporain – Paris Collections. Ces sculptures permettent de montrer la réalité des personnes et des classes sociales qu'elles représentent. Les œuvres suivantes de la collection s'inscrivent dans cette même démarche :



Avec cette photographie, Sabrina Belouaar donne à voir un portrait à la fois de la personne mais aussi de sa réalité sociale. M. Bobigny n'est pas un personnage mais un homme SDF que l'artiste a rencontré. Il porte sur lui ces chaînes et cadenas trouvées dans la rue, entraves devenues protections face à sa situation précaire et marginalisée.

© ADAGP, Paris, 2020

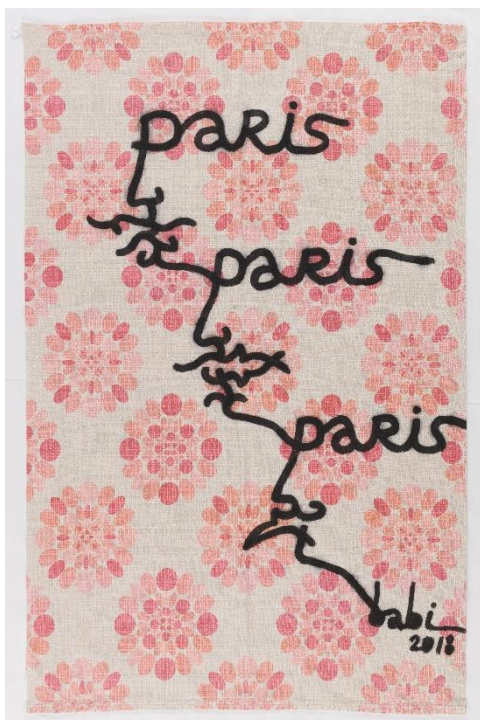
Sabrina Belouaar, *M. BOBIGNY*, novembre 2016



Pendant la crise sanitaire, alors que la France est confinée, Antoine d'Agata se rend dans les rues de Paris, les services de réanimation et les centres d'urgence. Il photographie à l'aide d'une caméra thermique les seules personnes encore présentes dans la rue : SDF, policiers, toxicomanes ; ainsi que les personnels hospitaliers débordés et les victimes de la maladie. Ces images presque irréelles rendent compte des injustices sociales que cette période de tensions a fait ressortir, mais aussi de la condition humaine sous tous ses aspects : la mort, la solitude, mais aussi l'empathie et la compassion.

© Antoine D'Agata/ Magnum Photos
Crédit photographique : Léa Rollin

Antoine d'Agata, *Paris / France*, 17 Mars – 11 Mai 2020 de la série *Virus*



Avec *Paris Paris Paris*, Babi Badalov rend hommage à la ville qui l'accueille depuis 2008. Né en Azerbaïdjan, il immigré illégalement aux États-Unis, en Turquie et au Royaume-Uni, avant d'obtenir l'asile en France en 2011, puis la naturalisation en 2018. Multilingue et d'influences multiculturelles, il joue dans son travail artistique avec le langage et l'écriture pour montrer la difficulté de la migration. À partir de l'expérience personnelle de l'artiste, cette œuvre parle de la réalité de nombreux immigrants.

© Babi Badalov
Crédit photographique : Julien Vidal

Babi Badalov, *Paris Paris Paris*, 2018



Dans *La discrète*, Julien Beneyton peint une femme SDF qu'il croisait régulièrement dans son quartier. Toujours très polis l'un envers l'autre, il n'a cependant jamais osé entamer une discussion avec celle-ci. Très marqué par ces rencontres, c'est lors de la disparition de la discrète que l'artiste décide d'en peindre le portrait. Au cœur de l'ensemble de l'œuvre de Julien Beneyton se trouvent les personnes en marge de la société, qu'il représente avec bienveillance et réalisme.

© Adagg, Paris
Crédit photographique : Julien Vidal/Parisienne de Photographie

Julien Beneyton, *La discrète*, 2000

Pour aller plus loin

Interview de l'artiste pour le Fonds d'Art Contemporain :

<https://www.youtube.com/watch?v=y4ouc-XBvPg>

Fiche repère sur l'histoire de la sculpture :

<https://histoiredesarts.culture.gouv.fr/Fiches-reperes/Sculpture>

Vidéo France Culture sur le *kintsugi* :

<https://www.youtube.com/watch?v=F3eKbQoXvAs>

Exposition « Le cheveu crépu au fil du temps – sublimation, rejet et réhabilitation » par les élèves de CAP Métiers de la Coiffure du lycée Raymond Nérès du Marin en Martinique :

<https://site.ac-martinique.fr/lyc-raymondneris/wp-content/uploads/sites/40/2021/07/Resume-projet-cheveu-crepu-.pdf>

Article sur le mouvement « nappy » par Laura Nsafou, autrice jeunesse et afroféministe :

<https://mrsroots.fr/2014/03/10/nappy-seulement-une-affaire-de-cheveux/>

À lire avec les plus jeunes :

Comme un million de papillons noirs, Laura Nsafou, 2018

Frisettes en fête, Chris Raschka, 2001